

CHAPITRE XXX

Cartésiens du dix-huitième siècle. — Fontenelle cartésien en physique, mais non en métaphysique. — Son jugement sur la révolution opérée par Descartes dans les sciences et les lettres. — *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*. — Mairan, élève de Malebranche. — Discussion avec Malebranche sur les analogies de sa doctrine avec Spinoza. — Portrait de Malebranche par Mairan. — Le cardinal de Polignac. — Ses thèses philosophiques au collège d'Harcourt. — *L'Anti-Lucrèce*. — Cartésianisme de *L'Anti-Lucrèce*. — Daguesseau. — Jugements sur Descartes et Malebranche. — Application du cartésianisme aux principes de la jurisprudence. — *Méditations métaphysiques sur les vraies ou fausses idées de la justice*. — Existence et nécessité d'une justice naturelle. — Passage à travers la métaphysique pour arriver à la morale. — De la liberté et du principe que Dieu fait tout en nous. — De la vérité et de la certitude. — Dieu auteur de toutes nos idées. — Différence des connaissances acquises et innées. — Caractères essentiels des idées innées. — Deux ordres de vérités innées. — Analyse du sentiment de la conservation. — L'amour-propre éclairé auxiliaire de la morale. — Daguesseau s'est-il contredit touchant le vrai principe de la morale ?

Nous arrivons aux derniers cartésiens et malebranchistes du milieu et de la fin du dix-huitième siècle. Il faut d'abord revenir sur Fontenelle et Mairan dont il n'a été encore parlé que comme les défenseurs de la physique de Descartes. A vrai dire cependant, Fontenelle n'est guère cartésien que pour la physique. Dans les Éloges de Leibniz et de Malebranche, il rapporte, non sans y mêler une certaine nuance d'ironie, les théories métaphysiques sur l'âme, sur les idées et sur Dieu, en s'abstenant de les juger parce qu'il s'agit, dit-il, de choses qui échappent à toute expérience, et en conséquence à toute critique. « L'Académie des sciences s'abstient totalement de la métaphysique parce qu'elle paraît trop incertaine et trop

contentieuse, ou du moins d'une utilité trop peu sensible. »

Ce scepticisme à l'égard de la métaphysique de Descartes, de Leibniz et de Malebranche, se lie, dans l'esprit de Fontenelle, à l'empirisme à la mode du dix-huitième siècle, comme on le voit par des fragments, sur la connaissance de l'esprit humain, sur l'origine des idées, sur l'instinct, sur la liberté, qui n'ont été publiés qu'après sa mort (1). Tandis qu'il repousse Newton en physique, il donne les mains à Locke et à Condillac en métaphysique, et il se plaint que de l'ancienne philosophie, qui n'avait pas toujours tort, on n'ait pas conservé au moins la maxime, que tout ce qui est dans l'esprit a passé par le sens. La sensation, et le travail de l'esprit sur les données de la sensation, voilà, selon Fontenelle, comme selon Locke, l'unique origine de toutes les idées sans exception. Dans l'idée de l'infini, il ne voit qu'une ampliation de l'idée du fini, et les axiomes ne sont pour lui que des vérités tirées d'une expérience qui n'a pas besoin d'être répétée. Pour ne rien laisser de naturel et d'inné dans l'âme, il convertit, avant Condillac, l'instinct en habitude. Non moins opposé à Descartes sur la nature des bêtes, que sur celle de l'homme, il combat aussi l'automatisme (2).

Mais, s'il abandonne Descartes pour la métaphysique, il apprécie bien haut l'influence de son génie et de sa méthode, non-seulement sur les sciences physiques et mathématiques, mais sur les lettres elles-mêmes et sur les progrès généraux de l'esprit humain. Dans ses deux belles préfaces de l'histoire de l'Académie, c'est à Descartes qu'il attribue le renouvellement des mathématiques et de la

(1) Tome IX des Œuvres de Fontenelle, édit. de 1761 en 11 vol. in-12. Le traité sur la liberté incline au fatalisme et a été réfuté par l'abbé de Lignac dans un supplément à la suite du II^e vol. du *témoignage du sens intime*.

(2) Aussi Boullier qui, cartésien en d'autres points ne l'est pas en celui-ci, lui dédia-t il la 2^e édition de son *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*.

physique, la ruine de cette physique stérile qui, depuis plusieurs siècles, en était toujours au même point, et le règne des choses substitué à celui des termes et des mots, le règne de la raison à celui de l'autorité (1). Mais il le loue davantage encore d'être le premier auteur d'un nouvel art de raisonner plus parfait qui, de proche en proche, s'est répandu dans toutes les branches de la littérature et de la science : « Quelquefois un grand homme donne le ton à tout un siècle, et celui à qui on pourrait le plus légitimement accorder la gloire d'avoir établi un nouvel art de raisonner, était un excellent géomètre (2). » Ailleurs encore il dit : « C'est lui qui a amené cette nouvelle manière de raisonner beaucoup plus estimable que sa philosophie elle-même, dont une bonne partie est fautive ou fort incertaine, suivant les propres règles qu'il nous a apprises (3). »

Fontenelle a combattu les causes occasionnelles de Malebranche dans un petit livre intitulé : *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*, par lequel il intervint dans la querelle entre Arnauld et Malebranche (4). Il s'est, dit-il, décidé à publier ces objections parce que Ma-

(1) Préface de l'*Histoire de l'Académie* de 1666.

(2) Préface de 1699.

(3) *Digression sur les anciens et les modernes*.

(4) In-12. Rotterdam, 1686, sans nom d'auteur. Il fut longtemps assez rare, et l'auteur inconnu. Mais l'abbé Trublet rapporte que Fontenelle lui avait dit avoir confié le manuscrit à MM. Basnage qui le firent imprimer et lui en envoyèrent quelques exemplaires à Rouen. Fontenelle semble y faire une modeste allusion dans l'Éloge de Malebranche, lorsqu'après avoir raconté sa querelle avec Régis et Arnauld, il ajoute : « Nous ne parlons point de quelques autres adversaires moins illustres qu'il a eus. » Dom Lamy a réfuté Fontenelle dans la 6^e de ses lettres philosophiques : *Éclaircissements sur un petit traité intitulé : Doutes, etc.*, Malebranche lui-même y a répondu. Trublet affirme que les deux petits écrits : *Réflexions sur le livre des Doutes, etc.*, et *Réflexions sur la Lettre de l'auteur des Doutes*, lettre à laquelle Fontenelle avait répliqué, sont certainement de Malebranche, quoiqu'il y parle à la tierce personne; ce qu'il ignorait quand il les a fait insérer à la suite de l'ouvrage de Fontenelle, dans le 9^e vol. de ses Œuvres. (*Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Fontenelle*, par l'abbé Trublet, in-12, 2^e édition. 1759.)

lebranche, qu'il appelle le plus grand génie du siècle, ne semble pas les avoir prévues, et parce qu'Arnauld ne s'en est pas servi.

Il commence par l'histoire des causes occasionnelles dont il regarde Descartes comme le premier auteur. Descartes fut, dit-il, obligé de les inventer à cause de la difficulté de rapprocher deux êtres aussi éloignés que l'âme et le corps. Ayant en main les causes occasionnelles qui devaient naissances au système de l'âme, il les appliqua aux corps, à cause de l'impossibilité de concevoir le passage du mouvement d'un corps dans un autre. Ensuite vint Malebranche qui les transporta dans la théologie. « Ainsi les causes occasionnelles furent faibles dans leur naissance et inventées pour subvenir à un besoin pressant, mais peu à peu la commodité dont on les a trouvées les a fait porter infiniment plus loin que la première nécessité ne demandait. »

Abandonnant à Arnauld le soin de les chasser de la théologie, il veut se renfermer dans le domaine de la physique, sans même toucher à la communication de l'âme et du corps. Il considérera seulement deux corps qu'on dit être l'un à l'autre causes occasionnelles du mouvement; il fera voir pourquoi il lui paraît que ce sont des causes véritables et non des causes occasionnelles, puis il prouvera que ce système, quoi que dise Malebranche, ne fait agir Dieu ni plus simplement, ni par des voies plus générales, ni plus en souverain que le système commun. D'abord qu'est-ce qu'une cause véritable, en opposition à une cause occasionnelle? Il définit une cause véritable, celle entre laquelle et son effet on voit une liaison nécessaire, ou qui précisément, parce qu'elle est telle ou telle, fait qu'une chose est ou est telle. Une cause occasionnelle au contraire est celle qui ne fait rien précisément parce qu'elle est telle ou telle, mais parce que, quand elle est telle ou telle, une cause véritable agit, en sorte qu'entre elle et son effet il n'y ait point de liaison nécessaire. Or, indépendamment de tout décret, par lequel Dieu s'obligerait à transporter, à l'occasion du choc, le mouvement d'un

corps dans un autre, soit dans l'hypothèse du plein, soit dans celle du vide, il résulterait, selon Fontenelle, de la seule nature des corps, de leur masse, de leur mouvement, de leur impénétrabilité, qu'ils doivent par le choc changer leurs mouvements. Il prouve par des raisonnements de mécanique, que de la seule impénétrabilité dérive la force mouvante des corps. Il ne suivra pas sans doute de l'impénétrabilité un mouvement qui n'était point, mais il s'en suivra qu'un corps fera passer du mouvement dans un autre corps. En vain on objecte qu'on ne conçoit pas ce passage du mouvement d'un corps dans un autre. Pour établir une cause véritable, il suffit, selon Fontenelle, d'apercevoir une liaison nécessaire entre elle et son effet; car s'il fallait entendre ces sortes de comment-là, nous ne trouverions pas que Dieu lui-même fût la cause d'aucun effet.

Ni Fénelon ni Arnauld n'ont mieux mis en lumière l'abus que fait Malebranche du principe de la simplicité des voies, et surtout le désaccord des causes occasionnelles avec cette simplicité. Il est certain que Dieu est sage dans ses desseins et dans leur exécution. Mais la sagesse de l'exécution consiste en deux choses, d'abord à pleinement exécuter son dessein, et ensuite seulement avec le moins d'action possible. C'est là, selon Fontenelle, le point important, et c'est en cela que Malebranche paraît s'être toujours trompé. Cet ordre de l'univers n'est pas en soi le plus parfait, quoique Dieu l'ait voulu tel, à cause de la simplicité des voies dont il ne lui est pas permis de s'écarter, voilà ce que Malebranche ne cesse de répéter. Perpétuel sophisme, répond Fontenelle. S'il me faut dix roues pour construire une machine qui sonne les heures juste, je les mettrai. Sans doute avec cinq roues la machine serait plus simple, mais le but que je me suis proposé ne serait pas atteint. Selon Malebranche, Dieu aurait fait le monde imparfait pour le faire simple, au lieu de le faire d'abord parfait, puis après le plus simple possible. Si les monstres, quoique n'étant pas du dessein de Dieu, sont une conséquence nécessaire du plan du monde, ne suit-il pas que le dessein

de Dieu n'est pas sage, puisqu'il n'a pu être pleinement exécuté? C'est la simplicité qui l'emporte, tandis que ce devrait être la sagesse. Malebranche admet cependant que Dieu sort quelquefois de la simplicité quand l'ordre le demande; pourquoi pas pour bannir les monstres? Bizarre système où tantôt la sagesse l'emporte sur la simplicité, et tantôt la simplicité sur la sagesse!

Il ne montre pas moins bien que les causes occasionnelles ne sont favorables, ni à la simplicité elle-même, ni à la vraie uniformité des voies. La force mouvante ôtée au corps, il ne reste plus à Dieu que deux moyens d'exécuter ses desseins, ou de les mouvoir directement, ne s'assujettissant qu'à son dessein, ou d'établir une cause occasionnelle et de s'y assujettir. Or il est évident que cette cause occasionnelle est un circuit et va contre la simplicité. Att-elle au moins l'avantage de l'uniformité? Mais il y a plusieurs sortes d'uniformité, dont celle-là seule est digne de Dieu qui est accompagnée de la plus grande intelligence et de la plus grande sagesse, or telle n'est pas l'uniformité qui résulte des causes occasionnelles, ce que Fontenelle rend sensible par une ingénieuse comparaison. Je veux faire avec des pièces de métal une machine qui sonne les heures juste; que je la construise de telle sorte qu'elle n'ait besoin pour les sonner, que d'un premier mouvement, une fois imprimé, ou que j'aïlle à chaque fois les lui faire sonner de ma main, ou enfin que, sans avoir fait de machine, je les sonne en frappant l'une contre l'autre deux pièces de métal, voilà trois actions également uniformes, mais dont la première seule est parfaite. Si, obligé de faire sonner les heures moi-même, j'établis un homme qui me fasse toujours signe d'y aller, quoique je sache très-bien moi-même quand il le faut, je rends mon action plus uniforme, mais non pas plus parfaite. La connaissance de ce rapport arbitraire, établi sans nécessité, ne me rend pas plus intelligent, tout en me rendant moins sage. Donc l'uniformité des causes occasionnelles n'est pas digne de Dieu.

Il reproche, en outre, à Malebranche de ne pas même

faire réellement agir Dieu par des lois générales. Exécuter un dessein selon la nature du sujet, voilà le propre des lois générales, tandis que le propre des lois particulières est de l'exécuter au delà, ou contre la nature du sujet. Or, si les corps sont privés de toute action mouvante, et que Dieu veuille qu'ils transmettent les mouvements, il leur demande quelque chose contre leur nature, il tombe dans l'un des deux inconvénients des lois particulières, qui est de n'avoir pas proportionné son dessein à la nature du sujet. La communication des mouvements n'étant pas naturelle, les proportions de cette communication ne le sont pas davantage, et Dieu n'a pu les établir que par des lois particulières. On ne remédie à rien en faisant le choc cause occasionnelle. Le choc cause occasionnelle, c'est cet homme, dont il était question tout à l'heure, qui me fait signe d'aller sonner les heures, quoique je sache parfaitement quand il faut les sonner. On ne répare pas par là l'imperfection de l'action, qui consiste en ce qu'elle n'est pas selon la nature du sujet, on ne fait pas que l'action ait un rapport plus parfait ni à la nature du sujet, ni au dessein. Cette nouvelle uniformité est donc tout à fait superflue. Il ne faut pas en effet confondre la généralité et l'uniformité, comme le font les cartésiens; l'uniformité n'enferme que la continuation du même rapport, tandis que le propre de la généralité est de déterminer ce rapport à être le plus parfait qu'il se puisse. « Voilà, je crois, conclut Fontenelle, l'endroit faible des causes occasionnelles et le nœud de toutes les difficultés qui peuvent être faites sur cette matière. »

Dans l'hypothèse de l'impuissance des corps, Dieu eût agi plus parfaitement en supprimant le choc comme cause occasionnelle, et en les remuant inégalement à chaque instant, suivant son dessein; tout comme si je ne pouvais faire de machine sonnante les heures, le mieux serait de ne pas m'amuser à en faire une qui ne servit à rien, de ne point établir un homme dont les signes fussent cause occasionnelle, et de sonner l'heure moi-même avec deux pièces

de métal, puisque je saurais bien quand il faut les sonner. Certainement Dieu ne l'a pas fait, car son action doit être générale et non particulière. Il faut donc admettre dans les corps une force mouvante agissant selon les diverses proportions de leur grosseur et de leur vitesse, et croire que Dieu les a arrangés de telle sorte que la seule communication naturelle de leurs mouvements amène à chaque instant ce qu'il veut qui arrive.

Enfin, pour répondre à un des grands arguments de Malebranche, Fontenelle prouve que Dieu n'est pas plus souverain dans ce système que dans celui de la force mouvante des corps. Cette force ne sera-t-elle pas toujours infiniment au-dessous de Dieu? L'action des corps ne produit pas le mouvement, elle ne fera jamais que le transmettre. Une force mouvante et réellement distinguée de Dieu dans les créatures ne va pas plus que l'existence distinguée elle-même des créatures contre la souveraineté de Dieu. « Tout ce que vous me direz contre la force des créatures, je vous le retorquerai contre leur existence. » L'existence dépendante et participée des créatures a un caractère qui la met infiniment au-dessous de l'existence de Dieu; de même en est-il de leur force mouvante. La force mouvante de Dieu produit un mouvement qui n'était point; la force mouvante des créatures consiste seulement à faire passer dans un autre corps un mouvement qui était déjà et qu'elles n'ont point produit. Cette force mouvante, d'ailleurs, ne change rien à l'action de Dieu, qui n'est déterminée qu'à produire tant de mouvement dans la masse de la matière, et non dans chaque corps particulier. Tels sont les principaux arguments de Fontenelle contre les causes occasionnelles dans l'ordre physique. Toute cette critique est remarquable par la finesse, la justesse et le bon sens. Aucun des adversaires de Malebranche n'a mieux fait ressortir, à notre avis, certains vices du système des causes occasionnelles, aucun n'a mieux démontré qu'elles ne sont qu'une vaine complication, et qu'elles n'ont aucun des prétendus avantages que Malebranche leur attribue.

Rappelons encore ici, à l'honneur de Fontenelle, qu'il est un de ceux qui, sous l'influence de l'esprit cartésien, ont le plus nettement dégagé la doctrine de la perfectibilité du sein de la querelle des anciens et des modernes, et qu'il a même su distinguer, ce que la plupart des défenseurs des modernes confondaient, les sciences, qui sans cesse se perfectionnent, de la poésie et de l'éloquence que les anciens ont pu porter tout d'abord à leur plus haut degré de perfection, parce qu'elles dépendent surtout des dons naturels et de la vivacité de l'imagination.

Je ne séparerai pas Fontenelle de Mairan qui lui a succédé comme secrétaire de l'Académie des sciences (1). Jeune encore, Mairan vint à Paris où il connut Malebranche qui l'initia à l'analyse des infiniment petits de son ami le marquis de l'Hôpital. Mairan en garda toute sa vie une vive reconnaissance pour Malebranche et une grande admiration pour son génie. Comme Fontenelle, il fut un des derniers et des plus habiles défenseurs des tourbillons. S'il a moins d'esprit et de grâce, il a peut-être plus de force et de gravité. « Il me semble, dit Voltaire, que M. de Mairan possède en profondeur ce que M. de Fontenelle avait en superficie (2). » Il a pénétré plus avant, sinon dans la physique, au moins dans la métaphysique de Descartes, de Spinoza et de Malebranche, comme on le

(1) Jean-Jacques d'Ortons, sieur de Mairan, né à Béziers en 1678. Il entra en 1715 à l'Académie des sciences et plus tard à l'Académie française. Comme Fontenelle, il mourut dans un âge très-avancé. Il avait déjà plus de soixante ans quand il succéda à Fontenelle comme secrétaire de l'Académie des sciences. L'universalité de ses connaissances et son talent d'écrivain le désignaient aux suffrages de l'Académie. Mais il ne put en remplir les fonctions que pendant trois ans, de 1741 à 1743. Il a fait les éloges des académiciens morts pendant ces trois années, parmi lesquels, les éloges de l'abbé Privat de Molières et de l'abbé de Polignac intéressent particulièrement l'histoire du cartésianisme. Ces éloges ont été publiés en 1 vol. in-12. Paris, 1758. Voir l'éloge de Mairan dans les mémoires de l'Académie des sciences, année 1771. Voir aussi une étude sur sa vie et ses travaux par M. J. Duboul dans les mémoires de l'Académie de Bordeaux 1863, 2^e trimestre.

(2) *Corresp.*, édit. Beuchot, vol. LXV, p. 478.

voit dans une correspondance avec Malebranche récemment découverte et publiée (1).

Il écrit de Béziers, en 1713 et 1714, à son ancien maître pour le consulter sur Spinoza. Après avoir étudié la philosophie de Descartes, il s'y reposait, croyant la concilier avec la foi, quand la lecture de Spinoza a tout à coup troublé ce repos et cette harmonie. D'une part attiré par l'enchaînement, par la rigueur apparente des déductions, de l'autre épouvanté des conséquences, il éprouve un trouble intérieur qu'il supplie Malebranche de guérir en lui montrant le point précis de l'erreur, le paralogisme de Spinoza ou le premier pas qui conduit au précipice. « J'ai vu, dit-il, les prétendues réfutations qu'on en a données, elles ne font que blanchir contre lui. On ne l'entend pas et il est clair qu'on ne s'est pas donné la peine de l'entendre. » Malebranche, déjà vieux, semble peu se soucier d'entrer dans cette grave et délicate discussion ; il prétexte qu'à peine il a lu Spinoza, et il y a déjà longtemps, il allègue la difficulté de discuter et de s'entendre par lettres, et ne fait d'abord qu'une assez courte et superficielle réponse où il n'est guère question que de l'horreur des conséquences. Mais Mairan insiste respectueusement, et, revenant à la charge, il presse Malebranche de le satisfaire, d'autant qu'il a cru remarquer dans sa propre doctrine de quoi autoriser les principes et les conclusions de l'*Éthique* (2). L'horreur des conséquences ne suffit pas pour le convaincre dans une question de métaphysique. L'horreur et les autres mouvements de cette nature ne partent que de préjugés bons ou mauvais et ne sauraient entrer en parallèle avec l'évidence de la démonstration. Malebranche n'a-t-il pas dit lui-même : « Nous ne devons suivre dans nos

(1) Voir cette correspondance, avec l'intéressant commentaire qui l'accompagne, dans le II^e vol. des *Fragments de philosophie moderne*, de M. Cousin, 5^e édit., 1866.

(2) Voltaire, ami de Mairan, dit aussi, dans son *Traité de métaphysique*, chap. III : « Pour réduire le système de Malebranche à quelque chose d'intelligible, on est obligé de le réduire au spinozisme. »

jugements libres que la lumière et l'évidence. » Cette étendue intelligible, laquelle est infinie, dont l'étendue créée, dont tous les corps sont des modes, ne revient-elle pas à la doctrine de Spinoza ?

Malebranche poussé à bout, et obligé, pour se défendre lui-même, d'aborder sérieusement la discussion, signale à Mairan le paralogisme de Spinoza dans la définition qu'il donne de Dieu. C'est là, dit-il, qu'est renfermée son erreur fondamentale : « Cette définition pourrait passer en la prenant dans un sens, mais il la prend dans un autre, de sorte qu'il suppose ce qu'il doit prouver. » Malebranche met ici en effet le doigt sur un des points fondamentaux par où manque l'édifice tout entier, mais il se défend moins bien contre la pressante dialectique de Mairan au sujet des analogies de sa propre doctrine avec celle de Spinoza. Pour préserver son étendue intelligible de ces dangereux rapprochements, il se retranche derrière la distinction de l'idée et de l'idéat de l'étendue ; l'idée est en effet nécessaire et infinie, mais ce qui est vrai de l'idée ne l'est pas de son idéat, qui peut-être même n'existe pas. Que devient donc, demande Mairan, le grand principe, que tout ce qui est clairement enfermé dans l'idée d'une chose peut être affirmé de cette chose ? Ne pourra-t-on pas retourner contre l'idéat de l'idée de Dieu ce que Malebranche applique à l'idéat de l'étendue ? Malebranche se sent mal à l'aise dans cette discussion à laquelle il coupe court par un apologue, fort ingénieux sans doute, et qui a sa valeur au point de vue pratique, mais qui n'en a aucune au point de vue de la théorie et de la démonstration. Enfin il termine brusquement en invitant ce jeune et libre esprit à s'adresser à l'auteur de toute vérité, à ne pas écouter certaines objections, quand il s'agit de la foi, à se mettre en garde contre la prétention de tout démontrer et de ne se rendre qu'à l'évidence, car il ne peut y avoir d'évidence quand on ne part pas d'idées claires, or nous n'avons pas d'idées claires des attributs de Dieu.

Mairan ne paraît ni éclairé ni persuadé. En qualité de

fidèle, il voudrait bien pouvoir faire comme un bon mahométan qui ne songe à défendre sa religion que le sabre à la main, sans autre discussion, cela lui épargnerait bien de la peine ; mais on n'est pas toujours maître de ne raisonner plus quand on a raisonné jusqu'à un certain point. Néanmoins il garda toujours la plus grande vénération pour Malebranche dont, dans sa vieillesse, il faisait ce bel éloge : « Disciple zélé de Descartes, commentateur original, chef de secte lui-même par les idées neuves et sublimes qu'il prêtait à la philosophie cartésienne, il pouvait être mal entendu, critiqué, contredit, mais on ne pouvait s'empêcher d'admirer la beauté et l'étendue de son génie dans l'enchaînement de ces dogmes mêmes auxquels on refusait de souscrire. Grand maître dans l'art de penser et d'amener les autres à sa pensée (1). »

Le cardinal de Polignac, non moins célèbre comme l'auteur élégant et facile de l'*Anti-Lucrèce* que comme l'habile négociateur de la paix d'Utrecht, fut un cartésien avoué en physique et en métaphysique, avec une teinte de malebranchisme, ainsi que la plupart des cartésiens du dix-huitième siècle. Il fit sa philosophie au collège d'Harcourt où les objections de son professeur, zélé péripatéticien, lui firent connaître et goûter Descartes. Quand il fut question de soutenir des thèses, un débat s'éleva entre le maître qui voulait qu'elles fussent, selon la coutume, en l'honneur de son enseignement, et son élève infidèle qui les voulait en l'honneur de Descartes, s'offrant à défendre seul publiquement les principes de la philosophie nouvelle, sans le secours d'un président. La querelle agita tout le pays latin, et ne fut terminée que par un accommodement assez singulier. Il fut convenu qu'il y aurait deux thèses différentes, deux jours de suite, la première en l'honneur de Descartes, et la seconde en l'honneur d'Aristote. L'élève dut arranger lui-même, en forme de thèse, les principes de la philosophie de Descartes, car c'était la première thèse cartésienne sou-

(1) *Éloge de l'abbé Privat de Molières.*

tendue dans l'université de Paris. Le premier jour, le jeune Polignac enchantait tout le monde en défendant la cause de Descartes, et le lendemain il défendit Aristote aux applaudissements de tous les péripatéticiens. Sa prédilection ne se fit sentir, dit Mairan, que par la force des raisons qui la justifiaient. Le professeur avait obtenu qu'Aristote serait le dernier en faveur duquel il parlerait, de peur que les auditeurs, sous le charme d'une parole si facile et si éloquente, ne se retirassent prévenus en faveur de Descartes (1).

Toute sa vie le brillant élève du collège d'Harcourt demeura fidèle à Descartes. Des conférences qu'il eut avec Bayle, lorsqu'il passa en Hollande à son retour de l'ambassade de Pologne, et les objections de ce grand douteur contre la Providence, appuyées de citations de Lucrèce, lui donnèrent la première pensée de l'*Anti-Lucrèce*, auquel il commença à travailler pendant la disgrâce de quelques années qui suivit cette ambassade. Dès lors, à différentes époques de sa vie, dans les loisirs que lui laissèrent les affaires de l'Église et de l'État, il se remit à l'œuvre et continua, sans pouvoir l'achever, le poème qu'il n'avait d'abord qu'ébauché. On ne saurait croire quelle fut la vogue de l'*Anti-Lucrèce* encore manuscrit, et connu seulement par quelques fragments publiés dans les gazettes de France et de Hollande, ou recités par le cardinal lui-même à la cour de France et à la cour de Rome. Le pape, qui n'était pas cartésien, admirait quel parti le cardinal avait su tirer du cartésianisme contre Lucrèce. A la cour de France, on était avide d'en entendre quelques passages de la bouche même du cardinal. Les ducs de Bourgogne et du Maine en traduisirent quelques chants, Louis XIV voulut les connaître, et la duchesse du Maine se les faisait expliquer par l'auteur lui-même. Quand le cardinal mourut, en 1741, sur douze chants dont le poème devait se composer, huit seulement étaient ter-

(1) Voir les deux éloges du cardinal de Polignac, par M. de Boze et par Mairan.

minés, le neuvième était incomplet. Il légua le soin de le publier à l'abbé Rothelin qui mourut peu de temps après. Le poème ne fut imprimé qu'en 1747, par les soins de Lebeau, célèbre professeur de l'Université de Paris, qui avait aidé l'abbé Rothelin à le revoir.

C'est en l'honneur de la philosophie cartésienne que le cardinal de Polignac composait son poème, et c'est Descartes qu'il voulait opposer à Lucrèce. Aussi ne se mit-il à l'ouvrage qu'après avoir consulté les principaux cartésiens avec lesquels il vivait familièrement à Paris, et surtout Malebranche auquel il soumit le plan et les premières parties de son poème, et dont il mit à profit les avis et les critiques. Longtemps après, c'est aussi un cartésien, le chancelier Daguesseau, que consulta l'abbé Rothelin sur la dernière forme à lui donner. L'*Anti-Lucrèce* tout entier est marqué non-seulement de l'empreinte de Descartes, mais de celle de Malebranche auquel l'auteur l'avait communiqué (1). Le cartésianisme le plus rigide et le mieux conçu, dit Mairan, brille dans le développement de toutes les grandes questions qui sont le sujet de chacun des chants du poème (2). Comme Lucrèce, dont il cherche à imiter les vers en combattant les doctrines, le cardinal débute par une invocation; mais, au lieu de Vénus, il invoque la sagesse divine, règle de toutes choses, et lumière de tous les esprits :

Te causa et regula mundi
Omnipotens æterna Dei sapientia virtus
Et mens et ratio vitæ dux optima nostræ,

(1) *De iis quæ chartis mandaverat, cum Malebranchio metaphysicorum principe communicavit. Is et propositum operis et magis opus ipsum admiratus, quædam tamen reprehendit, id enim impune licebat apud eum qui moneri se quam laudari mavult et ex perspicacissimi philosophi monitis nonnulla auctor ipse emendavit.* Lebeau, préface de l'*Anti-Lucrèce*. Nous avons vu le cardinal servir d'intermédiaire entre Malebranche et Fénelon dans l'affaire du P. Tournemine.

(2) *De voluptate, de inani, de motu, de mente, de belluis, de seminibus, de mundo, de terra et mari*, tels sont les titres des neuf chants du poème.